

Séquence 1

L'AVENTURE POUR SE CONNAÎTRE

1. Quels objets emporterais-tu avec toi pour une expédition dans la forêt amazonienne ?



Dessine l'objet



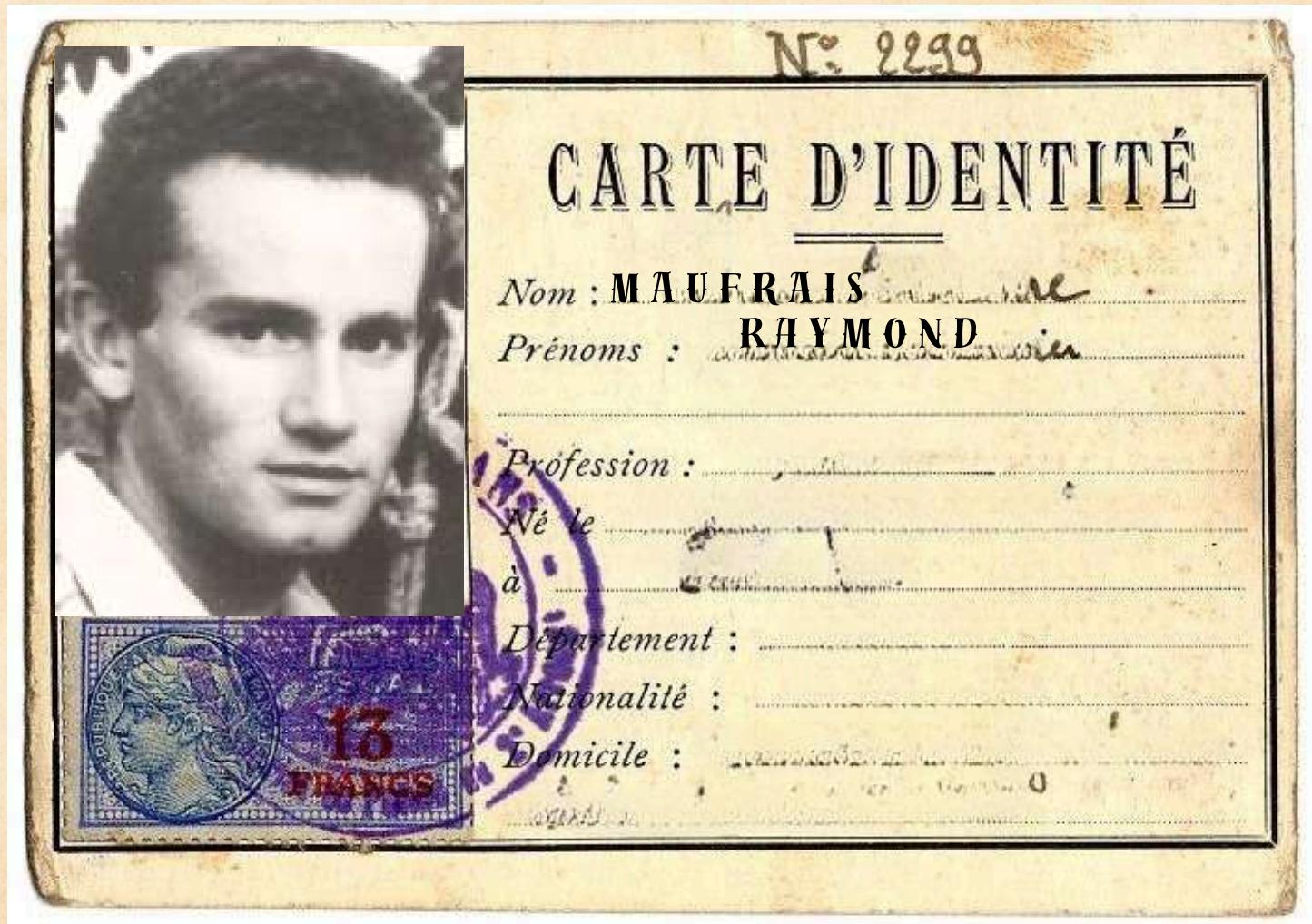
Explique pourquoi cet objet est important pour cette aventure .

2. Quelle est la qualité indispensable selon toi à un aventurier ou aventurière ?

Séance 1a:

Partir à l'aventure avec Raymond Maufrais

Qui est Raymond Maufrais ?



Fratrie

DEVISE

Caractère moral

SURNOM

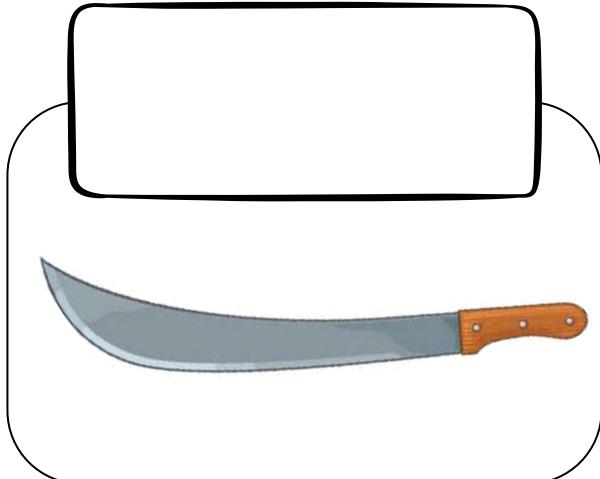


Ses passions

Points forts

Voici les objets emportés par Raymond pour son expédition dans la forêt amazonienne





Paris, 17 juin 1949 (Extrait p. 33/34 - Aventure en Guyane)

Et voilà ! Mes bagages sont prêts ; ils dépassent, et de loin, les 25 kg fixés comme poids maximum à emporter pour mon raid au Tumuc-Humac. Jamais je ne pourrai supporter ce poids sur les épaules durant près de 700 km. Bah !... Je le délesterai de tout ce qui est inutile, mais qu'est-ce qui est inutile ? J'ai à peine le nécessaire ; il faudra encore rogner sur la pharmacie, les munitions, la pacotille indienne....

Une heure du matin déjà.

Tout à l'heure, dîner d'adieu chez le docteur X... : mannequin de Carven, bijoutier, antiquaire ; j'étais seul dans mon fauteuil, gêné, ma coupe entre les doigts, regardant les bulles du champagne, écoutant, raconter avec brio par des messieurs très bien, les potins de la rue Royale. [...]

La caution exigée par la compagnie de navigation sur demande de la préfecture de Guyane sera payée par doc. Je n'ai plus un sou.



Que vois-je ? Que suis-je ? Qui pense dans mon crâne ? Doute perpétuelle ! Bizarre, cette angoisse ! Je serais curieux de savoir si d'autres ont éprouvé cette sensation.

Je ne regrette rien de ce que je vais quitter. Peut-être est-ce l'effet de l'orthedrine qui ne me soutient plus après 10 jours de cure ? Tout est terminé. Est-ce possible ?[...]

Ce départ, je l'ai trop désiré. J'avais les yeux humides en quittant la maison, l'autre jour. [...] Pauvres mères, pauvre papa, - sourires tristes. Pauvres parents !

Dernière étreinte, vite on tourne la tête, encore plus vite on referme la porte. C'est dur ! [...]

Chaque départ est une lutte, chaque arrivée un aléa. Toujours courir après l'argent, les uns, les autres... Mais comme je serai heureux, ensuite, d'avoir franchi le cap de me sentir libéré, de vivre.

Un avion ronronne doucement... Le réveil et son tic-tac, la Bastille toute proche.. Paris !

orthedrine : amphétamine



“La caution exigée par la compagnie de navigation sur demande de la préfecture de Guyane sera payée par doc. Je n'ai plus un sou. “

“Qui pense dans mon crâne ? Doute perpétuelle !”

“Que vois-je ?”

“Je ne regrette rien de ce que je vais quitter.”

“Ce départ, je l'ai trop désiré.”

“Bizarre, cette angoisse ! Je serais curieux de savoir si d'autres ont éprouvé cette sensation.”

“Chaque départ est une lutte, chaque arrivée un aléa.”

“Pauvres mères, pauvre papa, - sourires tristes. Pauvres parents !”

“Toujours courir après l'argent, les uns, les autres... “

“Mais comme je serai heureux, ensuite, d'avoir franchi le cap de me sentir libéré, de vivre.”

“Dernière étreinte, vite on tourne la tête, encore plus vite on referme la porte. C'est dur !”

“Que suis-je ? “

Séance 1b:

Partir à l'aventure avec Raymond Maufrais

Comment se sent-il à la veille du grand départ ?



ANGOISSÉ



EXCITÉ



DÉTERMINÉ



TRISTE



SANS ARGENT



APEURÉ



DOUTÉ



HEUREUX

1

2

3

4



ANGOISSÉ



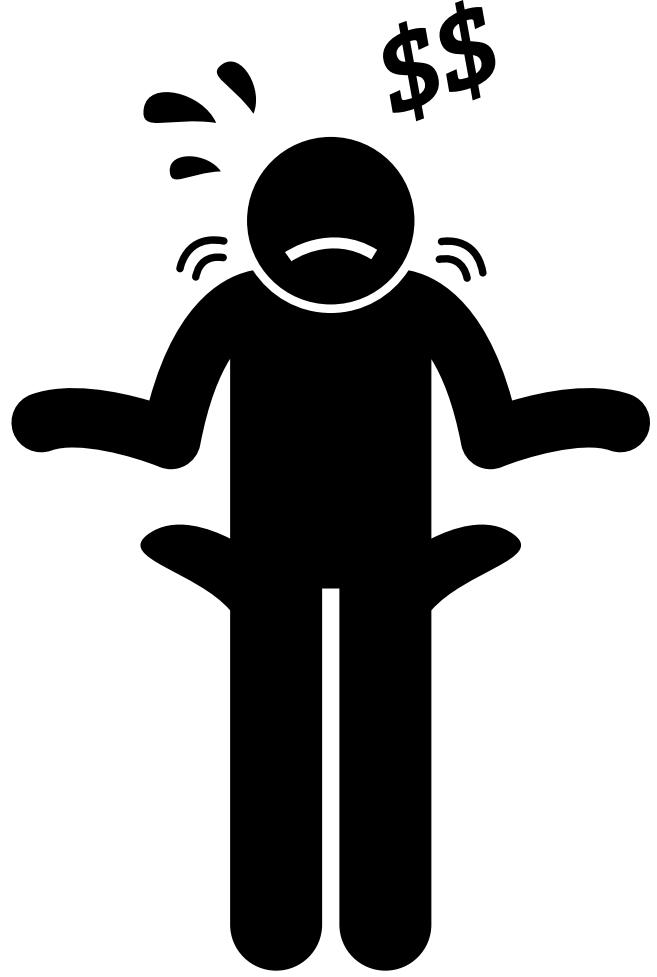
TRISTE



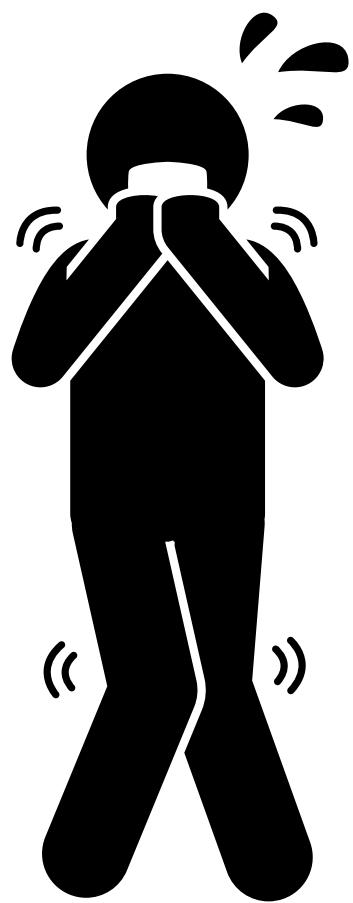
DÉTERMINÉ



EXCITÉ



SANS ARGENT



APEURÉ



DOUTÉ



HEUREUX

LECTURE À VOIX HAUTE - P1

1

Et voilà ! Mes bagages sont prêts ; ils dépassent, et de loin, les 25 kg fixés comme poids maximum à emporter pour mon raid au Tumuc-Humac. Jamais je ne pourrai supporter ce poids sur les épaules durant près de 700 km. Bah !... Je le délesterai de tout ce qui est inutile, mais qu'est-ce qui est inutile ? J'ai à peine le nécessaire ; il faudra encore rogner sur la pharmacie, les munitions, la pacotille indienne....

2

Cette inaction me pèse vite.

Je hais Cayenne. On y respire que la médisance. Je hais les villes, leur monde, leurs lois...

Ces sourires.. ces poignées de mains... Salauds... !

Une famille métropolitaine m'héberge ; leur affection compréhensive me permet de patienter.

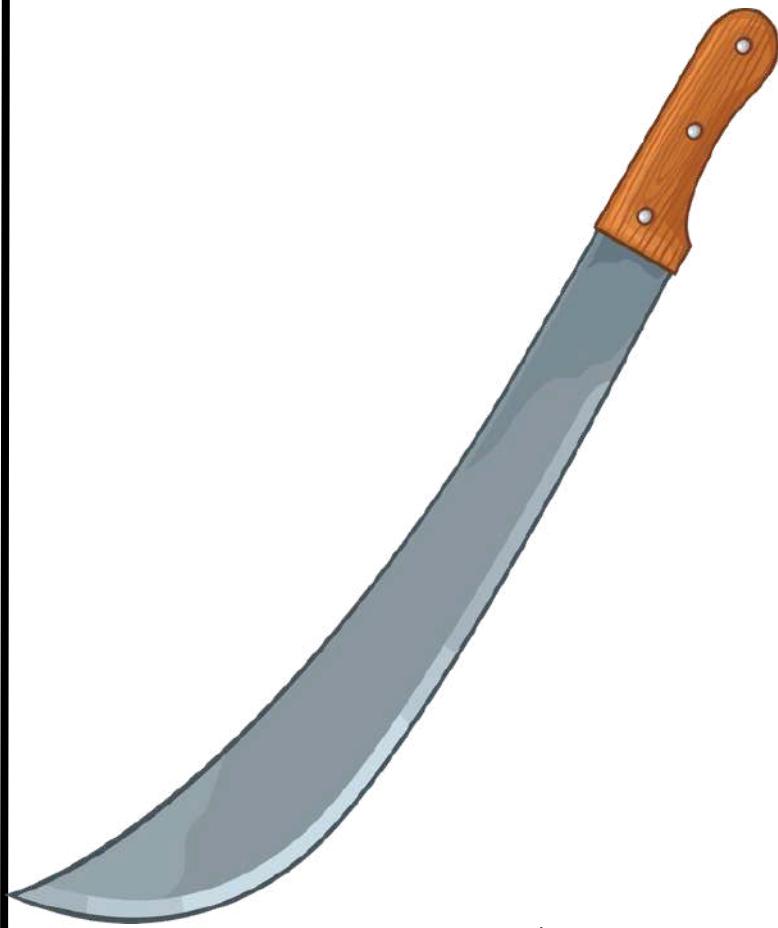
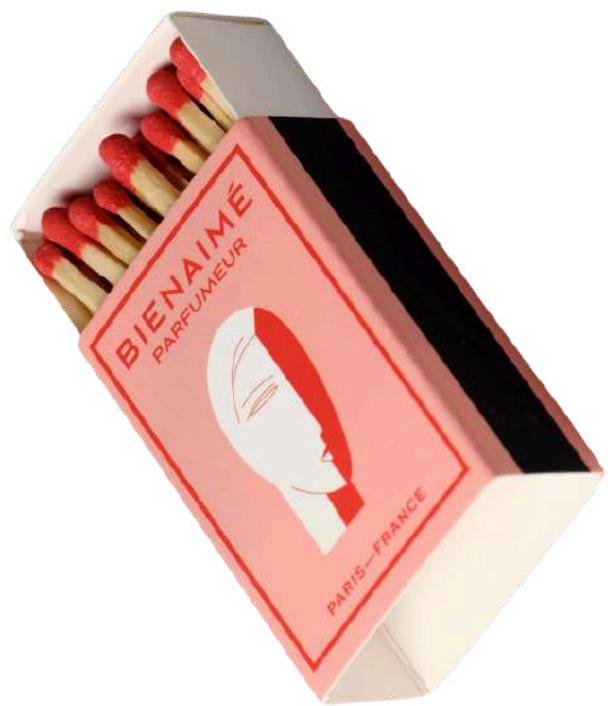
Je ne sors plus, je travaille jusqu'à m'abrutir : dialectes, cartographie... un peu de rêve, parfois le cafard. Cafard ou peur ? Nous verrons bien sur place.

3

Après deux heures de marche harassante, la végétation basse des marécages s'éclipse pour céder la place à de grands arbres. Immenses, droits comme des géants. [...] Sans même consulter mes cartes, je sais que c'est ici. Ici qu'il y a 70 ans, on retrouvait son carnet, à même la rive. Je sais que je viens d'atteindre le Dégrad Claude.

4

Hélas ! Pour faire ce voyage et le goûter pleinement, il ne faudrait avoir personne à chérir. Aventure et sentiments sont deux mots qui ne riment guère. Sa propre souffrance n'est rien, on la vainc, mais pensez à celle des êtres que l'on aime vous laisse sans force, souffrant doublement de leur peine. Je me fustige moralement, essayant de retrouver le ressort.



Céline BERTHO



Céline BERTHO



Céline BERTHO

Séance 2: Raymond Maufrais a disparu !

Que lui est-il arrivé ?

DISPARU AU CŒUR DE LA JUNGLE GUYANAISE

**Raymond Maufrais, explorateur de 23 ans
aurait voulu tomber du ciel
parmi les sauvages coupeurs de têtes**

Source : Association des Amis d'Edgar et Raymond Maufrais - <http://aaerm.free.fr/>

MES HYPOTHÈSES PERSONNELLES

- ◆ _____
- ◆ _____
- ◆ _____

L'HYPOTHÈSE DE MON GROUPE

- ◆ _____
- _____
- _____



Doc 4

SUJET : _____

DATE: _____ **SOURCE:** _____

SOURCE:

INFORMATIONS SUR RAYMOND: _____



Doc 4

SUJET : _____

DATE: **SOURCE:**

INFORMATIONS SUR RAYMOND:

INFORMATIONS SUR RAYMOND: _____



EDITION
5 H

Le Parisien

124, rue Récamier PARIS (2^e)
Tél. : GUT. 75-20 (lignes groupées)
Publicité générale : 114, Champs-Elysées

HUIT PAGES

7^e ANNEE — N° 1809
Samedi 8, dimanche 9 juillet 1950

TOP

à l'heure de l'apéritif
Suprême Crispin
Vin blanc de blanc
avec de l'eau gazeuse, sucre ou sirop de citron

DISPARU AU CŒUR DE LA JUNGLE GUYANAISE

Raymond Maufrais, explorateur de 23 ans aurait voulu tomber du ciel parmi les sauvages coupeurs de têtes



Raymond Maufrais, photographié en compagnie d'une jeune Caraïbe au cours d'une récente expédition

LIRE NOTRE ARTICLE PAGE 4

Céline BERTHO

TERRITOIRE DE L'ININI

CIRCONSCRIPTION DE L'OYAPOCK

POSTE DE CAMOPI

N° 125/CO

CAMOPI, le 14 Septembre 1950

RAPPORT

du M.D.L. Chef JAILLET, Claude, Chef de la Circonscription de l'Oyapock à CAMOPI

sur la découverte d'un carbet abandonné et ayant été construit vraisemblablement par MAUFRAS disparu en brousse.

Référence: Télégramme officiel n° 3/C du 7 Septembre 1950 de M. le Préfet de la Guyane.

Le dix Juillet mil neuf cent cinquante, après avoir quitté M. le Préfet de la Guyane et sa suite et fait retour au Dégrad Claude situé sur le petit Tamouri, BRUNEAU Frédéric, motoriste à la Circonscription de l'Oyapock, est redescendu la rivière pour rentrer au poste de Camopi.

Après une journée de navigation à la pagaie, il se trouvait environ à mi-chemin du Dégrad Claude et de l'embouchure du Grand Tamouri.

Peu avant la nuit BRUNEAU a construit un carbet pour passer la nuit. Quelques instants plus tard il est allé droit: il: avait poser des hameçons le long des berges de la rivière.

Arrivé à une cinquantaine de mètres environ de l'endroit où il avait fabriqué son carbet, il a eu la surprise de découvrir un petit carbet, il a eu la surprise de découvrir un petit carbet en mauvais état.

L'endroit n'étant pas fréquenté et vu la disposition des fourches de soutènement du carbet BRUNEAU a déterminé que ce ne pouvait être qu'un Européen pour construire un carbet de telle sorte.

Le carbet est situé à quinze mètres environ de la berge du Tamouri, rive gauche, en aval de l'embouchure de la rivière.

Il ne reste du carbet que quelques fourches, morceaux de bois et des feuilles sèches qui avaient servi de toiture à ce refuge.

A terre, il y a encore quelques feuilles sèches de topinambours sauvages qui ont servi de literie.

Un feu de bois a été allumé tout près du carbet, environ à quinze centimètres ce qui laisse supposer qu'il a été utilisé à sécher des vêtements mouillés ou pour réchauffer quelqu'un.

Le carbet est de petite importance. Il mesure deux mètres de long et environ quatre-vingt centimètres de large. Il a donc été utilisé par une personne seule.

Après avoir effectué des recherches autour de ce refuge, BRUNEAU a découvert un petit tracé qui a environ une cinquantaine de mètres de longueur. Il part du carbet et longe les berges du Tamouri dans le sens du cours de l'eau.

Ce tracé aboutit sur un fouillis de lianes et d'herbes coupantes. Il est impossible de traverser cet amas inextricable de lianes épineuses sans être obligé d'effectuer un sabrage qui laisserait des traces pendant quelques années?

- 2 -

Le tracé n'a pas été continué et celui qui l'a commencé à certainement retourné au carbet.

Aucun autre passage quelconque n'a pu être découvert.

Aucun élément ne porte à croire qu'il s'agit de passage de MAUFRAS, disparu en brousse.

Pourtant la manière de fabriquer un refuge laisse supposer qu'il s'agit bien d'un Européen. Aucun autre européen n'est passé dans ces parages sauf MAUFRAS.

Lorsque la mission préfectorale a remonté le cours du petit Tamouri en juillet dernier, aucune escale n'a été faite en cet endroit. Pour arriver à trouver ce carbet il fallait s'approcher tout près de la rive. C'est pour cela que la mission préfectorale n'a pas vu ce refuge.

Ces renseignements ont été recueillis après interrogatoire du motoriste, M. BRUNEAU, au Poste de Camopi.

D'après les ordres de M. le Préfet de la Guyane je me rendrai sur le Tamouri et prospecterai les rives de cette rivière en novembre ou décembre prochain, au moment de la baisse maxima des eaux.

Tout renseignement nouveau, porté à ma connaissance fera l'objet d'un rapport ou d'un procés-verbal ultérieur.

signé: JAILLET

N° 3898/3 - Vu et transmis par le Capitaine CHAMENOIS,
Commandant la Section de Gendarmerie de la Guyane pour

à Monsieur le Préfet de la Guyane

à CAYENNE

Le carbet est situé à quelque mètres de l'embouchure de la rivière.

Il se compose d'une cabane en bois et d'une bâche de bœuf.

Cayenne, le 25 Septembre 1950 de retour à ce refuge.

Il y a encore quelques feuilles secches de topia saboura sauvage qui ont servi de lit.

Un feu de bois a été allumé tout près du carbet environ à quelques centimètres ce qui laisse supposer qu'il a été utilisé à sécher des vêtements mouillés ou pour réchauffer quelqu'un.

Le carbet est de petite importance. Il mesure deux mètres de long et environ quatre-vingt centimètres de large. Il a donc été utilisé par une personne seule.

Après avoir effectué des recherches autour de ce refuge, M. BRUNEAU a découvert un petit tracé qui à environ une cinquantaine de mètres de longueur. Il part du carbet et longe les berges du Tamouri dans le sens du courant de l'eau.

Le tracé aboutit sur un fouillis de lianes et d'herbes épineuses. Il est impossible de traverser cet îlot incontrôlable de lianes épineuses sans être obligé d'effectuer un sautage qui nécessiterait des temps pendant plusieurs minutes.

L'explorateur Raupras aurait été
tué par des Indiens

(Paris-Presse l'Internaute
M-07-50 p.8)

Des informations provenant
de Paramaribo en Guyane
hollandaise indiquent que
les Indiens nomades
craignent que l'explorateur
et journaliste français
Raoulmond Raupras n'ait été
tué par une tribu primitive
les Indiens Wafarickoeli.
Le bagage qui a été
retrouvé seraient remis
aux autorités française
le journal de l'explorateur

Indique qu'il avait quitté
le camp à la frontière
Brésilio - Guyanaise, il y a
deux mois, pour rejoindre
un poste de police situé à
35 kilomètres de là.
Il n'y est jamais parvenu.

Agence Reuters
La Haye 10/7/1950

TELEGRAMME (22 juin 1950)

J64/431

LAMA 17 22 1000

DELEGUE PREFECTORAL SAINT LAURENT

CADAVRE MAUFRAS RETROUVE CHEMIN OUAQUI OYAPOC. PARTONS
ASSURER VERACITE RENSEIGNEMENTS ET RECUPERATION./.

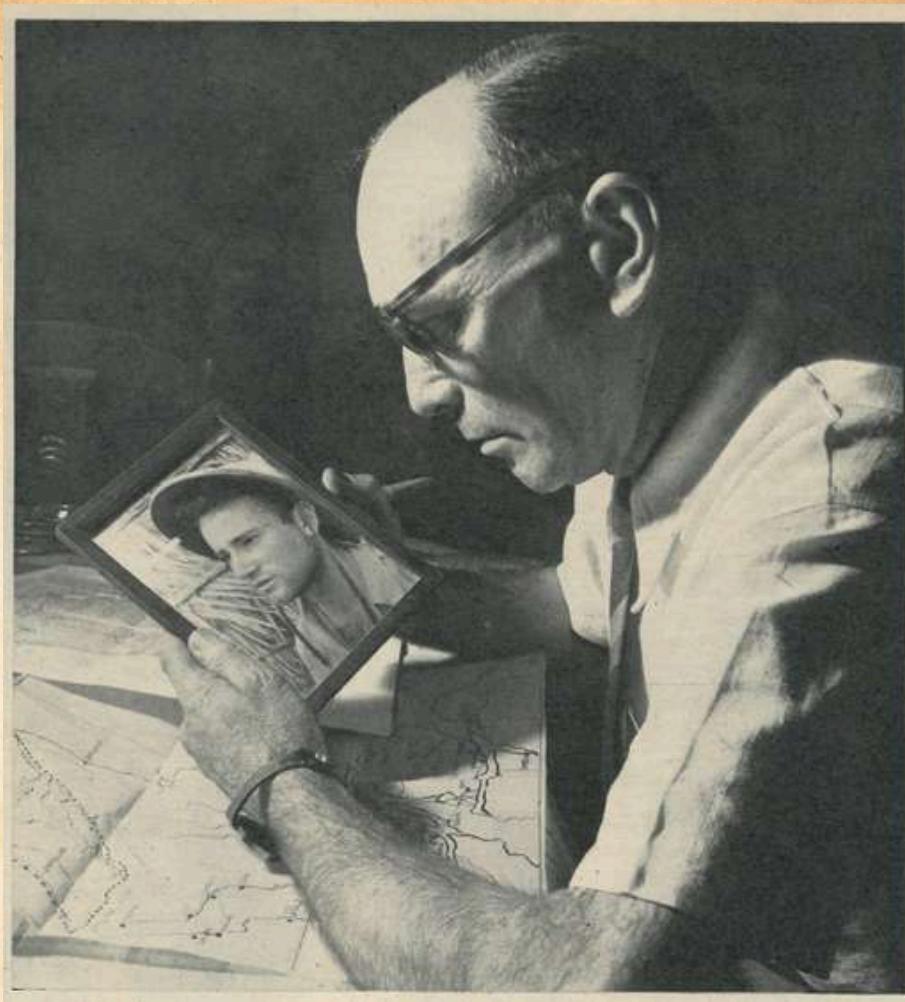
CAFAXE

Pour copie conforme
Saint-Laurent, le 26 Juin 1950
Le Délégué Préfectoral :

J. DUSSOL

Source : Association des Amis d'Edgar et Raymond Maufrais - <http://aaerm.free.fr/>

Céline BERTHO



POINT DE VUE ET IMAGES

DU MONDE N° 216

DU 24 JUILLET 1952

"JE PARS CHERCHER RAYMOND"

par Edgar Maufrais

JE PARS CHERCHER MON FILS. C'ETAIT CONVENU ENTRE NOUS DEUX. QUAND IL S'EST EMBARQUE AU HAVRE, JE LUI AVAIS DIT : « SI TU N'ES PAS DE RETOUR DANS SIX MOIS, JE PARTIRAI. »

J'AI ATTENDU DEUX ANS. JE CROIS AVOIR ETE PATIENT ! LES RECHERCHES ENTREPRISES N'ONT DONNE AUCUN RESULTAT ? JE LE SAIS. C'EST UNE RAISON, JUSTEMENT, DE REPRENDRE LA PISTE. J'AI LA CONVICTION QU'IL EST VIVANT. MA FEMME L'A AUSSI. IL Y A DES INTUITIONS QUI NE TROMPENT PAS. TOUT LE MONDE NE PARTAGE PAS CELLE-LA ? ET APRES ? PERSONNE N'A PU FOURNIR DE PREUVE DU CONTRAIRE.

EN OUTRE, J'AI DES RAISONS REELLES DE LE CROIRE VIVANT PLUS TARD, JE LES FERAIS CONNAIRE. D'AILLEURS RAYMOND DOIT COMPTER SUR MOI. IL ME

CONNAIT. NOUS AVONS SUBI ASSEZ DE COUPS DURS ENSEMBLE, SOUS L'OCCUPATION. LESQUELS ? A QUOI BON REPARLER DE CA. C'EST DU PASSE.

DE QUELS MOYENS JE DISPOSE ? UNE « ASSOCIATION DES AMIS DE RAYMOND MAUFRAIS » S'EST CONSTITUEE L'AN DERNIER A TOULON. ELLE A REUNI 110.000 FRANCS. J'AI OBTENU 50 % DE REDUCTION SUR LE BATEAU, GRACE A LA GENTILLESSE DES « CHARGEURS REUNIS ». ON VOUS A DIT QUE J'AVAIS TOUT VENDU POUR PARTIR ! CE N'EST PAS TOUT A FAIT CA. MA FEMME A INSISTE POUR QUE NOUS NE NOUS SEPARIONS PAS DE TOUT. MAIS J'AI VENDU MON ALLIANCE, C'EST VRAI. JE PARS A FRAIS PRIVES, A CEUX DE L'ASSOCIATION ET AUX MIENS, C'EST EXACT.

QUI M'ACCOMPAGNE ? PERSONNE. JE M'EN VAIS TOUT SEUL, AVEC TROIS VALISES. DEUX CONTIENNENT MON



bagage. Dans la troisième, ma femme a soigneusement empaqueté des vêtements pour Raymond, notamment une tenue blanche qu'il portait lors de sa précédente expédition. Elle voulait ajouter un costume de laine. Je lui ai dit qu'il ferait chaud là-bas. S'il lui faut un complet, il le fera faire sur place.

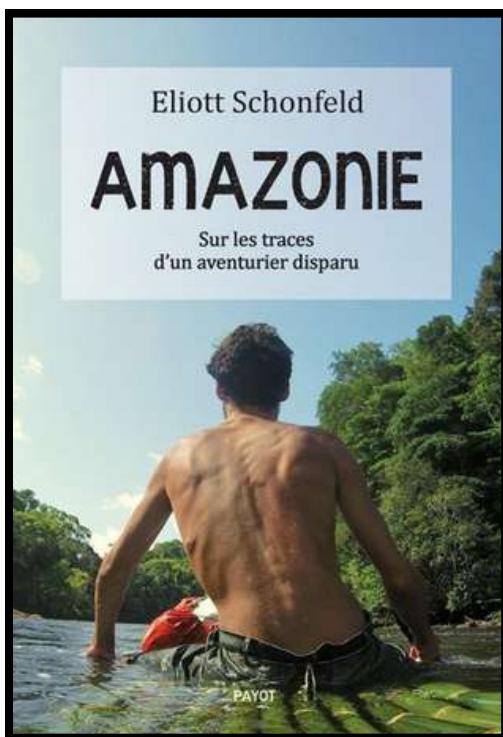
A Rio, je prendrai contact avec le général brésilien Rondon, le « protecteur des Indiens » et, avec Francisco Mairelles, qui a fait une expédition avec mon fils, au Mato-Grosso. Ils avaient tenté de pacifier les Indiens Chavantès. Peut-être Mairelles pourra-t-il m'accompagner. Je compte sur de précieux concours sur place.

Naturellement, j'ai dû demander à l'arsenal de Toulon, où je suis comptable, un congé sans solde, d'un an. On a été très compréhensif. Je l'ai obtenu sans difficulté.

Ma femme ? Elle reste, bien sûr. En attendant le retour, elle vivra des droits d'auteur sur les deux livres de Raymond : « Aventure au Mato-Grosso », déjà paru, et le « Carnet de route », qui va bientôt sortir. Elle attendra avec confiance, puisqu'elle partage ma foi. La preuve, c'est que c'est elle qui m'a fait emporter des vêtements pour notre fils.

Si je tiendrai le coup ? J'ai 52 ans, je suis un ancien marin, j'ai couru le monde. La marche, ça me connaît. Du reste, il n'y a pas de question, je dois partir, je pars, c'est tout. Je vais chercher Raymond.





à partir des mots clés,
analysez l'expédition d'Elliott
Schonfeld

NOM, PRÉNOM

/10

“ _____ ”

CRITÈRES DE RÉUSSITE

MOI

PROF

- | | | | | | |
|--|--------------------------------|-------------------------------|--------------------------|--------------------------|------|
| ➤ Je fais un travail | <input type="checkbox"/> écrit | <input type="checkbox"/> oral | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | /1 |
| ➤ J'ai fait une partie qui analyse l'évolution de l'
état physique d'Elliott | | | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | /3.5 |
| ➤ J'ai fait une partie qui analyse l'évolution de l'
état mental d'Elliott | | | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | /3.5 |
| ➤ J'ai fait attention à la syntaxe des phrases | | | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | /2 |

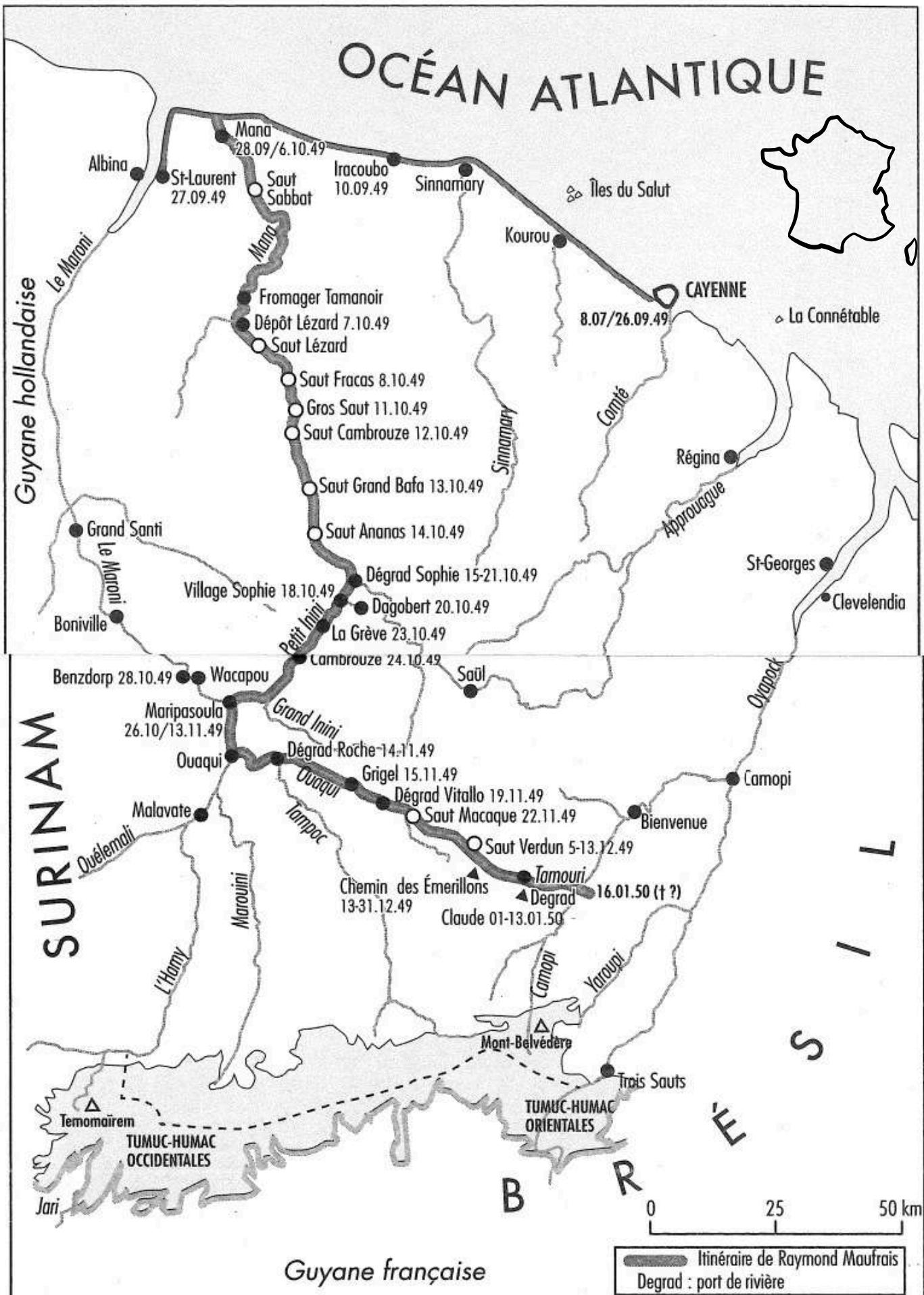
ENVOYEZ VOTRE AUDIO OU ÉCRIS

ÉTAT PHYSIQUE

FATIGUE - RAME = BRÛLURE AUX MAINS - DOULEUR =
MALADIE - FATIGUE EXTRÊME - MOURANT - - AMAIGRI
- MALADIE - DÉGRAD CLAUDE = HOSTILE, DANGEREUX,
MAUDIT - LA FAIM = INSOMNIES, TERRIBLE, TORTURE /
COUAC = ENVIE DE VOMIR - TRÈS AMAIGRI - 50 JOURS
SEUL - APPRENDRE À VIVRE DANS LA FORêt -
IGNORANT - NE JAMAIS PLUS DÉPASSER SES LIMITES

ÉTAT MENTAL

PEUR - ANGOISSÉ - CRISE DE PANIQUE - EXCITÉ -
CHOQUÉ = COMBAT -> PERTE DE SA MACHETTE
MOURANT - FAMILLE / PARENTS - RAYMOND EST AVEC
LUI DANS SES PENSÉES - FOU - HEUREUX = RADEAU
MAIS PRUDENT - TRISTE - SOLITAIRE - 50 JOURS - NE
PAS FAIRE LES MÊMES ERREURS QUE RAYMOND -
APPRENDRE À VIVRE DANS LA FORêt - IGNORANT -
DÉPASSER SES LIMITES

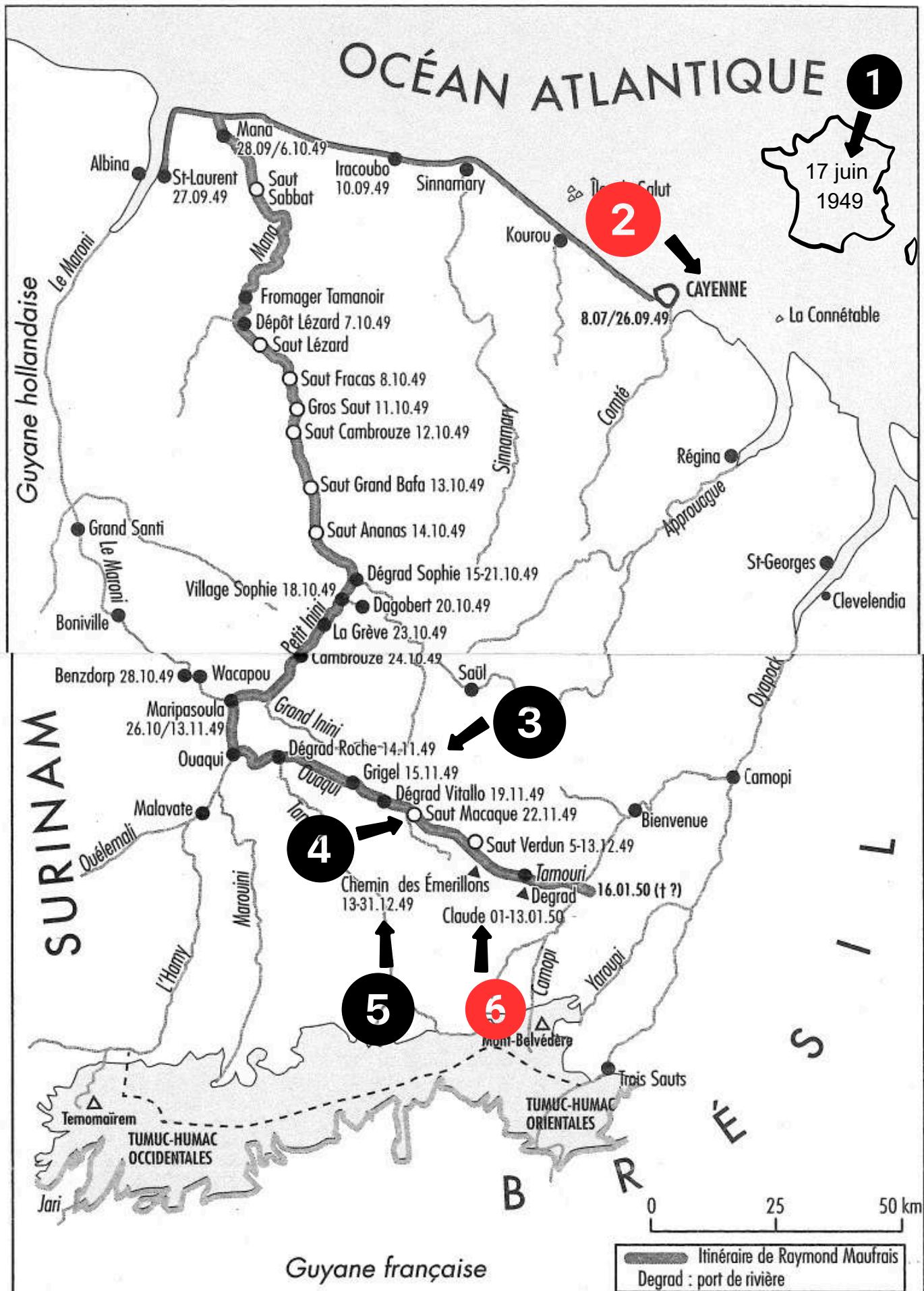


AVVENTURES EN GUYANE

JOURNAL D'UN EXPLORATEUR DISPARU



RAYMOND MAUFRAIS





25 août 1949 (extrait p.37)

Cette inaction me pèse vite.

Je hais Cayenne. On y respire que la médisance. Je hais les villes, leur monde, leurs lois...

Ces sourires.. ces poignées de mains... Salauds... !

Une famille métropolitaine m'héberge ; leur affection compréhensive me permet de patienter.

Je ne sors plus, je travaille jusqu'à m'abrutir : dialectes, cartographie... un peu de rêve, parfois le cafard. Cafard ou peur ? Nous verrons bien sur place.



26 septembre 1949 (extrait 49-51)

Le départ est fixé à 5h du matin à bord du "Saint-Laurent". Boby s'est embarqué vaillamment, sans comprendre (heureusement) vers quelle longue piste je l'entraînais. Bravo Cabot ! Pas bien joli, ni bien méchant, ni bien malin, mais c'est mon chien, un copain, et je m'y suis déjà attaché.



- Boby ! tu vas en voir du pays ! (Il pleurniche sans arrêt).

A 5h, les gens dorment encore. Quelques amis sont là, fidèles. J'ai la larme à l'œil.



Départ à l'aube; C'est poignant, ma gorge s'est serrée, j'ai eu peur de montrer mon émotion. Joie ? Peur ? Je ne saurais dire. Je pars, c'est tout et c'est l'aboutissement de quatorze mois de bagarre avec la vie de tous les jours qui m'entraînait chaque jour davantage. [....]

C'est curieux ce que l'on peut raconter de choses inutiles dans un journal intime. Si tout devait être publié, ce serait barbant. C'est la première fois que je me confie ainsi au cahier, comme une jeune fille en mal de printemps. Le carnet de route est plus concis, moins encombré, plus sec, mais ce voyage vaut ce cahier. Je le pense du moins.





14 novembre 1949 (extrait p.144)

Départ aujourd'hui. Je me sens drôle. Hier soir, en regardant la brousse endormie, j'ai eu peur des jours à venir. Ah ! Cette peur qui, insidieusement, de temps à autre pénètre en moi et me fait réfléchir aux conséquences de ce que je vais entreprendre. Ce sera soit l'échec, c'est-à-dire : la mort, soit la réussite. Pas de demi-mesure ! Aller droit de l'avant et demeurer courageux ; Surtout, oh ! Mon Dieu garder mon sang-froid en toute occasion et veiller au moral.

Mercredi 16 novembre 1949 (extrait p.147-148)

C'est la nuit, je suis seul - Cette fois, ça y est, j'y suis. Et ça me fait tout de même un peu peur - Première nuit seul en forêt, première étape d'un raid qui en compta quelques centaines.. Un peu de cafard, c'est normal ; il s'agit de le surmonter les premiers jours, après ce sera la routine. Mais c'est dur à surmonter ce soir, j'ai l'estomac serré et c'est Boby qui se tape la casserole de haricots.



Quelques nausées ! Fièvre ? À tout hasard, je prends deux Nivaquine. Une chanson revient qui parle de Paris. Je songe à la France. Je pense au retour... déjà !



Le premier jour, je me croyais fort. Tiens !... Je viens de penser à un échappatoire.. Ça va mal ! Je m'enferme dans le cafard, j'ai peur maintenant de flancher. Ne pourrais-je écourter le raid, revenir vers Cayenne, vers la vie ? [...] Peut-être est-ce la fièvre qui me donne cette angoisse ; puis je pense à mes parents, à eux surtout !





Dimanche 20 novembre 1949 (extrait p.158)

[...] Et puis l'indécible tristesse des soirs m'accable à nouveau inexplicablement. Les Boschs palabrent, une tortue mijote, des crapauds-buffles coassent, la flamme danse, les mineurs qui étaient venus pour la journée au Dégrad sont repartis, le kaouri chargé de vivre pour la semaine.

Une angoisse formidable me barre la poitrine ; ma gorge se serre, je sens parfois des larmes me brûler les yeux. Je sens que cette appréhension est la peur de la solitude à laquelle je me contrains. [...]

Je pensais que ce serait dur physiquement ! C'est terrible moralement. Moi qui pensais tenir sans faiblesse, qui avait envisagé toutes les hypothèses, jamais l'idée d'être cafardeux ne m'était venue.

Il est vrai que l'inaction de cette journée est cause en partie de ce cafard.

La détente est néfaste pour moi, l'effort devrait être continu, il ne devrait même pas y avoir de nuit. Marcher, marcher sans cesse, s'abrutir de fatigue, devenir un automate, ne plus penser !

Tyrannique, dans ces conditions, mon subconscient m'invite sagement à rebrousser chemin, à vivre en homme et non en sauvage, à profiter de la vie de chaque jour si misérable soit-elle.

Pourtant, en dessous de ce cafard, je perçois la volonté de réaliser ce rêve, une force d'aller de l'avant qui me fait dominer la peur. Réaliser ce raid tel que je l'ai conçu... pour rien au monde je n'abandonnerai. Je tiendrai, pour sûr il faut tenir mais vivement trouver sur ma piste des Indiens, même ceux que l'ont dit sauvages. Qu'importe leur accueil, voir les hommes, sentir la forêt habitée, moins hostile. [...]



Mon cafard vient surtout des pensées constantes que j'adresse à mes parents. [...] Tous les deux, affreusement seuls, dans une angoisse de chaque instant, déjà âgés, d'une santé sujette à caution. Je souffre de leur souffrance comme si une volonté divine m'obligeait à la partager afin de la mieux comprendre.



S'abandonner à écrire longuement amène un bien-être inouï. J'éprouve un certain plaisir à raisonner à analyser mes sentiments car ainsi je recouvre ma lucidité et combat intérieurement le cafard en en recherchant les raisons. Je m'efforce de faire cette analyse aussi minutieuse que possible, m'imposant ce travail qui est en même temps une distraction et un apaisement. Je dissèque mes ennuis comme s'ils appartenaient à un autre.



Un Bosch est venu me regarder écrire puis il m'a offert de la tortue ; je refuse car mon estomac est serré.



Je suis comme les Bosch, un kalimbé à la ceinture. Mes pieds prennent la corne mais une coupure provenant d'une roche suppure. Mes mains, quoique désenflées, sont encore sensibles par endroit ; ailleurs, elles ont des callosités rugueuses. Ma peau est jaune brun et elle est râche ; mes cheveux repoussent tout doucement. J'écoutais le chant du coq tout à l'heure. Celui du premier village brésilien sera un alléluia... mais d'ici là ?



Vendredi 16 décembre 1949 (extrait p.209-2011)

Hélas ! Pour faire ce voyage et le goûter pleinement, il ne faudrait avoir personne à chérir. Aventure et sentiments sont deux mots qui ne riment guère. Sa propre souffrance n'est rien, on la vainc, mais pensez à celle des êtres que l'on aime vous laisse sans force, souffrant doublement de leur peine. Je me fustige moralement, essayant de retrouver le ressort. Au plus vite j'avancerai, au plus vite je les retrouverai !



Non... Aujourd'hui, ça va mal ; je cherche vainement l'excuse de mes pieds en mauvais état, de ma fatigue ou bien encore la nécessité de m'accorder un jour de repos et partir ensuite en pleine forme. Ce n'est pas la fatigue, ni le mal aux pieds, ni le besoin de repos, ni les bretelles du sac qui me laissent allongé dans le hamac à rêver et à écrire. C'est le cafard tout simplement, qui s'installe et ne me lâche plus, cependant que le boucan fume, auprès duquel Bobby repu sommeille, entouré des reliefs de notre festin dont le hocco fut l'atout. Ah ! Qu'il est dur, lorsqu'on est seul, de vaincre le cafard. Je sens cependant que la cause ne provient pas de ma peine personnelle, ni du raid, ni de la solitude en forêt. C'est d'abord penser à eux deux, seuls dans la salle à manger, les imaginer tristes, malades peut-être ; [...]



J'ai un peu honte de ma faiblesse, je me sens lâche, geignard et, pourtant, je suis un homme, j'ai un cœur qui peut et sait aimer. Je ne suis pas la bête courant le bois rechercher sa pâture. Qu'ai-je à attendre ici en fait d'amour ?





Mardi 3 janvier 1950 (extrait p.244)

Réunissant toutes mes forces, parti à la chasse. Une bande de "marailles" s'envole à quinze mètres, je les poursuis vainement. La carabine tremble dans ma main et je ne peux regarder les hautes branches, Boby devient méchant, il souffre. Ma cheville est enflée. J'ai mal.



Le soir, j'ai tué Boby. J'ai eu la force de le dépecer, de faire du feu. J'ai mangé et puis j'ai été malade car, mon estomac resserré me cause une digestion douloureuse. Soudain, je me suis senti si seul que j'ai réalisé ce que je venais de faire et je me suis mis à pleurer, plein de rage et de dégoût.



Vendredi 6 janvier 1950 (extrait 248-249)



Je n'en puis plus. J'ai chassé à nouveau toute la matinée sans résultat... rien, rien, rien. Bois et rivière sont morts, atrocement vide. J'ai l'impression d'évoluer dans un désert immense prêt à m'écraser. Mes forces déclinent de jour en jour. Je me demande parfois comment il se fait que je tienne.

Je m'y prends à dix fois pour lier une traverse.. Ah ! comme je me sens las aujourd'hui ; Vais-je mourir de faim ici ? [...]

Jeudi 12 janvier 1950 (extrait p.276-278)

Partir ! Il faut partir car ce coin de brousse désert est une malédiction. Plus je m'y attarde, plus je m'y affaiblis. Partir à pied... inutile d'y songer : mes pieds nus sont en mauvais état, mon sac tenant par miracle..

Je pense partir alors suivant la rivière, mais non suivant les bords par trop marécageux et inextricables, mais par le lit de la rivière, en amphibia, tantôt nageant, tantôt marchand.

vendredi 13 janvier (extrait p.278/249)

J'ai chassé sans résultat - durant 2h. Tant pis ! J'ai seulement trouvé un "inga" ou "pois sacré", un seul hélas, car la forêt ne prodigue ses fruits qu'avec parcimonie. Celui-ci est délicieux. C'est une longue gousse brune emplie de miel brûlé et de petites amandes amères. Les fourmis déjà il y avaient installé une garnison ; j'eus tôt fait de la chasser et ma langue avide, décapsant le fruit, ne leur laissera plus rien. Donc on va partir affamé !... Et pourtant, à conserver l'immobilité absolue durant de longues heures, on peut voir des tas d'oiseaux, mais le moindre geste les effraie et, lorsque j'esquisse celui d'ajuster trop, les voilà prestement disparus. Espérons que la rivière me sera plus favorable ! Allons... en route ! Jusqu'au Fourca : 5 km ; fourca Camopi : 25 km ; Camopi - Bienvenue : 45 km... et bon vent ! A bientôt parents chérie ! Confiance, je laisse ici ce cahier pour n'emporter qu'un petit carnet.. Ce cahier est à vous, je l'ai écrit pensant à vous et je vous le remettrai bientôt.

Je vous ai juré de revenir, je reviendrai, si Dieu le permet.



EDGAR MAUFRAIS



A LA RECHERCHE DE MON FILS

Toute une vie sur les traces d'un explorateur disparu



Source : Association des Amis d'Edgar et Raymond Maufras - <http://aaerm.free.fr/>

Edgar Maufras passa douze ans à rechercher son fils. Il partit pour la première fois en 1953. Dans cet extrait, il revient pour la première fois au Dégrad Claude, là où ont été retrouvées les affaires de Raymond. Il a pris le chemin opposé à celui pris par Raymond en partant du village de Bienvenue pour remonter vers Dégrad Claude.



1956

25 février 1955 - Enfin, nous arrivons au Dégrad Claude : [...] C'est ici que *Raymond* décida de faire le trajet à la nage jusqu'à Bienvenue, en short, avec pour tout bagage un sabre d'abattis à la main ou à la ceinture et, au cou, un sac étanche contenant un poignard, une boussole, un carnet, un crayon et des allumettes. C'est ainsi qu'il partit le 13 janvier 1950.

Une fois parti, il ne pouvait plus revenir, à cause du courant et était prisonnier de la végétation du Tamouri. S'il avait su que le premier obstacle était caché après le premier coude de la rivière, et s'il avait pu juger de ce qui l'attendait par la suite, enfin s'il avait connu cette rivière, il est certain qu'il aurait préféré faire demi-tour par la forêt pour tenter de rejoindre la rivière Ouaqui, d'où il était parti, plutôt que de tenter de traverser ce guêpier.[...]

Nous escaladons la rive gauche et Montperrat me montre l'emplacement du carbet de *Raymond* sous lequel il découvrit son hamac contenant tous ses bagages. Il ne reste aucune trace. L'endroit est maintenant une petite clairière à la végétation peu dense, car c'est ici que Monsieur Robert Vignon établit ses campements lors des missions de recherches qu'il fit en 1950 et 1952.

Il me semble avoir rêvé cet endroit, tel qu'il est. Je ne puis parler, j'ai le cœur qui me fait mal et envie de pleurer ; pourtant je me contiens, bien que j'étouffe.

[...] Cherchant dans la végétation repoussée aux alentours de l'emplacement du carbet de *Raymond*, je trouve un tournevis que je lui avais donné avant son départ de France. Il est tout rouillé et n'a plus son manche en bois ; puis une toute petite casserole en émail, persée, sans manche qui, vu sa dimension, n'a pu appartenir qu'à une personne voyageant seul. Les larmes que je ne peux retenir glissent sur une barbe de quelques jours ; ça me soulage un peu.

4 mars 1955 - (p.292) Je reviens le cœur ulcéré mais non désespéré, après avoir constaté le calvaire qu'avait endurer Raymond pour arriver où il a laissé son dernier signe de vie. Je suis certain qu'il n'a pas péri et je garde la conviction que des indiens l'ont recueilli.

Je comprends enfin pourquoi Monsieur Vignon et ceux qui sont allés avec lui à la recherche de mon fils et ont vraiment suivi l'itinéraire qu'il s'était fixé en sont revenus en disant qu'il n'y avait aucun espoir de le retrouver vivant.

Je leur pardonne d'avoir dit cela, mais malgré tout, moi, je garde cet espoir .[...]

Je comprends qu'il soit arrivé là épuisé et mourant de faim, car la marche y est, non seulement infiniment pénible pour un homme en condition physique normal, mais encore cette forêt est absolument déserte de tout gibier, à poil ou à plume ; il dû par conséquent effectuer de nombreux jours de marche sous-alimenté, pour arriver enfin, mourant de faim et miner par la fièvre et la dysenterie.

Une fois là, il pensait certainement pouvoir enfin manger à sa fin en pêchant dans le Tamouri, mais la rivière est aussi démunie de poisson que la forêt de gibier. Il a écrit avoir essayé de pêcher et avoir pris seulement deux minuscules yayas qu'il mangea crus. Comme je l'ai raconté, j'ai fait une expérience semblable et je n'ai même réussi qu'à prendre un seul yayas. Je comprends enfin qu'il faut que je sois le père pour conserver encore l'espoir que Raymond est été recueilli par des Indiens nomades inconnus, car après avoir vu ce que j'ai vu, tout autre penserait logiquement qui n'avait qu'une chance sur mille de sortir vivant de cet enfer, et qu'il n'a pas dû la trouver.

Mais j'ai, moi, constaté qu'il était sorti de l'inextricable guêpier, puisque la dernière trace trouvée est située près de l'embouchure du Tamouri.

[...]

Le mystère est là, à l'embouchure du Tamouri, tout près du saut. C'est là qu'il dû être rencontré et ramassé par des Indiens qui l'ont emmené Dieu sait où !

